

OBADIA, André (dir.) (1990) : *Premier colloque international sur l'enseignement du français en Chine : communications choisies*, Burnaby, Les Presses de l'Université Simon Fraser, 411 p.

Jean-Claude Gémard

Volume 37, numéro 3, septembre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/002841ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/002841ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gémard, J.-C. (1992). Compte rendu de [OBADIA, André (dir.) (1990) : *Premier colloque international sur l'enseignement du français en Chine : communications choisies*, Burnaby, Les Presses de l'Université Simon Fraser, 411 p.] *Meta*, 37(3), 555-555. <https://doi.org/10.7202/002841ar>

■ OBADIA, André (dir.) (1990) : *Premier colloque international sur l'enseignement du français en Chine : communications choisies*, Burnaby, Les Presses de l'Université Simon Fraser, 411 p.

Du 27 au 31 mars 1989, l'Association des professeurs de français en Chine et l'Université des langues étrangères de Pékin organisaient, sous le titre «Colloque de Beijing-1989», le premier colloque international sur l'enseignement du français en Chine.

Les actes de ce colloque contiennent 32 communications sur la centaine présentées, regroupées sous cinq thèmes principaux : historique et fondements de l'enseignement du français en Chine ; le français au XXI^e siècle : science, commerce, technologie ; pédagogie et phonétique ; langue, culture et civilisation françaises en Asie et dans le monde ; langue, norme et traduction.

Il faut savoir gré à André Obadia de s'être chargé de la responsabilité de publier les actes de cette rencontre pour en conserver la mémoire. Au-delà de l'image d'exotisme romanesque que l'Extrême-Orient projette traditionnellement dans l'imaginaire occidental, la Chine est avant tout un immense pays, formidablement peuplé, dont les besoins sont énormes, à proportion de sa population et de ses aspirations, dans les domaines pédagogique et linguistique comme sur les plans économique, industriel, scientifique, culturel... Quand on pense que la Chine ne compterait que quelque 12 000 étudiants de français, on mesure tout le potentiel qu'elle présente pour la francophonie et, partant, le défi qu'elle lui pose. Mais elle peut aussi lui apporter beaucoup en échange, ne serait-ce que sur le plan linguistique, avec la langue parlée par le plus grand nombre de personnes dans le monde (1,134 milliard d'individus !). Ce système idéographique, dont les caractères, composés de traits, sont porteurs d'une histoire, d'une culture et d'une civilisation d'une richesse et d'une originalité sans égales, reflète tout à la fois un art et une conception de la vie aux antipodes des nôtres. Or, précédant ainsi nos modernes linguistes (quelque 2 500 ans avant notre ère !), Confucius considérait déjà que «[les] mots sont affaire de communication, un point c'est tout» (*Entretiens*, XV.41, dans la traduction de Pierre Ryckmans, Gallimard, 1987, p. 89).

Une des caractéristiques de l'enseignement du français en Chine tient à ce qu'il est indissociable de la traduction, puisque c'est à l'établissement de Tong Wen Guan (organisation pour la formation de traducteurs), en 1862, sous la dynastie des Qing, que remonte la tradition de l'enseignement des langues étrangères (anglais et français, en premier lieu), qui s'est développée en 1903 avec la fondation de Yi Xue Guan, la première école de traduction en Chine. Cette tradition reste vivace, la qualité primant le nombre. Si les méthodes peuvent sembler quelque peu archaïques, c'est qu'elles répondent à des besoins très particuliers découlant de traditions pédagogiques fort anciennes et éprouvées que l'on applique avec un respect quasi rituel.

Le lecteur lira avec profit la dizaine de communications présentées par des universitaires chinois. Elles l'informeront sur le statut et la situation du français dans une partie du monde qui, si elle est encore très mal connue de la plupart des gens, n'en présente pas moins un grand intérêt pour tout esprit curieux (ce qu'est généralement le traducteur...) désirant mieux comprendre une civilisation et une culture qui, du fait de l'éloignement, d'us et de coutumes empreints d'une philosophie fondée sur des valeurs dont le sens et la portée échappent au commun des mortels, s'enveloppent d'un voile de mystère qui n'est pas près de tomber.

JEAN-CLAUDE GÉMAR
Université de Montréal, Montréal, Canada